

Recueil Ateliers avril-mai-juin 2022



Un petit pas
Pour aller à Saint-Jacques, myriades de pas,
Que font tous les jacquets depuis plus de mille ans.
Mais de la tête au cœur, un simple petit pas,
Qu'il faut toute une vie faire patiemment.

Philippe G, avril 2022

Quelques propositions d'écriture et des textes...

Proposition 1 :

A quoi pensez-vous en marchant ? la marche favorise le déploiement des idées, des souvenirs, des questions...

Proposition d'écriture 2

Michel Tournier a composé un livre à partir des clichés d'Edouard Boubat intitulé : *Vues de dos*. L'auteur a accompagné les photos de personnages vus de dos avec l'idée que : « *L'homme et la femme composent leur visage, disposent leurs mains, jouent du geste et du pas. Tout est dans la façade. Mais l'envers ? Mais l'arrière ? Mais le dos ? Le dos ne sait mentir...* »

Je vous propose de choisir une photo dans une série de clichés. Vous remarquerez que tous les personnages sont pris de dos. Je vous invite à écrire sur ce personnage. Qu'imaginez-vous de lui ? Laissez aller votre regard et votre écriture au-delà du cadre de l'image, cherchez l'invisible, ce qui est caché. Ou bien inventez une image.

Regardez ce personnage et interrogez-le, comme le fait Michel Tournier en posant une question que vous pouvez répéter autant de fois que vous le souhaitez pour écrire un texte poétique dans lequel vous utiliserez :

Pourquoi faut-il ?

À qui pense-t-il ?

Que regarde il ?

Ou tout autre question que convoque chez vous une de ces photographies.

Vous êtes un narrateur extérieur, omniscient

.....

Marcher la tête vide

La marche ouvre l'esprit, a-t-on coutume de dire. Les papillons qui volettent devant vous, les oiseaux qui pépient, les vaches qui ruminent tout en vous fixant nonchalamment, les arbres qui agitent leur branchage pour vous rafraîchir, tout cela est propice à développer des considérations sur la beauté de la nature et vous amène tout droit aux questions existentielles et métaphysiques. Dieu se cache certainement derrière cette nature enchantée, mais assurément l'homme se tient derrière les voitures et motos qui pétaradent, vous faisant prendre conscience de la nuisance apportée à un environnement magnifique mais compromis par une surchauffe en cours, par une catastrophe climatique à venir...

Hé bien pour moi, rien de tout cela quand je marche. Je ne pense à rien. Je regarde, je m'émerveille certes mais je ne cherche pas du tout à comprendre le monde qui m'entoure. Je ne ressasse pas les problèmes personnels que je n'ai pas encore résolus, encore moins ceux

que l'humanité tout entière cherche vainement à résoudre. Je vide en quelques sortes mon cerveau. Si j'étais informaticien, je dirais que je fais une RAZ, acronyme de remise à zéro. Je rentre donc après une marche la cervelle vide et cela est bien ainsi. Elle s'en trouve totalement reposée et prête pour repartir avec un angle de vue légèrement différent à l'assaut des questions quotidiennes qui l'assaillent à tout moment.

Bryan

“A quoi pensez-vous quand vous marchez ? ”

Quand je marchais sur le chemin de Compostelle, quelques fois j'avais des pensées où je me posais la question, « Que fais tu ici ? » Mais au bout de quelques pas ces pensées disparaissaient. D'autres prenaient la place dans ma tête, comme : c'est encore loin. Et d'autres fois je pensais seulement à avancer et moi en carnettiste mes pensées allaient vers : « Que vais-je croquer aujourd'hui. »

Penser ou ne pas penser, je suis arrivé au bout...!

Jacques-Tugdual L

Libre

Avoir tout, sur le dos, dans le sac, dans les poches, sur la tête, dans les pieds.

Visualiser les routes, les chemins, les sentiers, les ponts, les descentes, les montées, les nationales, les carrefours, les fausses pistes.

Rayer de mon cerveau les obligations, les tracas, les factures, les bobos.

Ouvrir grand mes yeux, mes oreilles, rester pieds fermes et agiles, sourire, pensées libres, poumons ouverts et respirer le baume de l'aventure.

Véronique C

Du coq à l'âne ou chemins intérieurs

J'en ai marre de marcher. Mon Dieu que c'est fatigant. Qu'est-ce que je fais là sur ce chemin poussiéreux à me casser les genoux ? Et puis cette ampoule. J'avais bien senti une petite douleur hier, mais là, si ça continue, je vais bientôt être capable d'éclairer toute la ville de Burgos. Mais comment font tous les autres, mystère. Tiens, cet américain qui me double pour la deuxième fois ce matin, il sourit tout le temps. Vraiment pas de quoi rire. Qu'est-ce qui m'a pris de faire ce pari stupide avec Marc. Compostelle ! Il m'a piégé encore une fois. Faut-il être idiot. On se calme. C'est les vacances. Je suis bien. Il faut beau. Je suis sensé me détendre et être heureux. Tiens, je vais penser à la pause déjeuner. J'aurais peut-être dû prendre une tablette de chocolat en plus. C'est bon pour le moral. Mais hier, avec cette chaleur, ça s'est

mal terminé dans mon sac-à-dos. Encore un qui me double. « Buen camino, buen camino. » Qu'est-ce ça veut dire ? Sûrement un truc de pèlerin en espagnol. Et puis cette montée interminable. Tout ça est de ma faute aussi. Si je faisais un peu plus de sport. Encore un couple qui me passe devant. Ils ne me disent rien. Tant mieux. Ça m'évite les « buen camino ». Ça me repose un peu. Pourquoi n'ont-ils pas de coquilles sur le sac-à-dos ? Sûrement des pèlerins clandestins. Je vais les dénoncer à Santiago. J'aurais peut-être dû réserver pour ce soir. Pourvu que je ne me retrouve pas à la rue. Il a plu on dirait ici, c'est tout humide. Ça fait du bien un peu de fraîcheur. Est-ce que cette grimpe va bientôt se terminer ? Mon ventre crie famine. Espoir, on dirait le sommet là-bas. Il faut tenir. Courage. On y est. J'en ai bavé, mais ça vaut le détour. Une petite photo. Clic-clac Kodak. Un endroit pour se poser et reposer mes guibolles. La grosse pierre plate là-bas, parfait. Dans quel état va être mon sandwich ? Plus frais que moi j'espère. Tiens, un petit escargot. Comment a-t-il réussi à monter jusqu'ici ? Il est sûrement espagnol. « Buen camino » petit escargot.

Philippe G

En es-tu capable ?

En général, après quelques mètres parcourus, me submerge une désagréable pensée, une de celles qui nous rend visite la veille du départ, avant de s'endormir et qui nous fait douter. Alors le nez sur les cailloux du chemin, malgré toute la chlorophylle qui émane de cette nature solitaire qui m'entoure et que j'absorbe comme un besoin de me purifier. Je rumine... je ressasse... je répète et j'essaie d'oublier cette insistante pensée destructrice, en la chassant vers l'infini du monde que je traverse. Une contrariété qui s'agrippe à moi comme une pieuvre sur sa proie que je tente d'arracher à mon cerveau. Pensée étouffante que je fini par étouffer, grâce à la beauté de l'espace qui m'entoure, à la force silencieuse de cette nature qui m'aère l'esprit et que je bénis. Du vert, du bleu, de l'air de l'eau, je la broie pour qu'elle ne revienne jamais me tourmenter cette phrase perturbante : « en es-tu capable ? »

Marina le 26/04/22



Que 2021 vous donne la force
de ce tabouret et la confiance
de ce chien ... 

Corona virus : la reprise

Mai 2025. Une souche hyper virulente du covid-19 surgit des steppes du Kazakhstan. Impossible d'échapper à la contagion par les mesures sanitaires traditionnelles. Après trois longs mois de confinement, le gouvernement face à la montée du mécontentement dans la société et aux violences familiales qui se généralisent décide de lever le confinement mais impose comme règle sanitaire impérative l'interdiction de se parler face à face.

J'arrive au supermarché avec joie. Enfin je peux choisir mes articles seul devant l'étalage. Fini le temps des commandes par Internet et livraisons dans le hall d'entrée de l'immeuble. Que c'est bon de reprendre contact avec le réel, la vraie vie ! Arrivé en caisse, la caissière me tourne le dos. Je découvre sa silhouette toute en rondeur, son jean moulant légèrement taille basse me laissant deviner une croupe charnue, un corsage en soie légère très serré autour de sa cage thoracique faisant apparaître par compression des chairs la structure de son soutien-

gorge. Quasiment impossible de deviner les proportions de sa poitrine. Le risque d'être déçu après les préliminaires d'accostage sont grands, me dis-je en moi-même. Sa tête est-elle rondouillarde ou anguleuse, son nez aquilin ou élargi à la base façon africaine, la bouche petite comme celle d'une carpe ou largement fendue type Fanny Ardant, les yeux bleus ou noisette ? Impossible à savoir. Tout juste ai-je une vague idée de sa chevelure brune qui retombe jusque sur ses épaules. Je dépose mes articles sur le tapis roulant, ils avancent, passent devant elle et me reviennent de l'autre côté.

- Insérez votre carte, me demande-t-elle, ou présentez votre téléphone. Sa voix qui me parvient à travers un haut-parleur semble gentille, en tout cas elle est douce. Je m'exécute aussitôt.

- Ça y est, lui dis-je.

- Merci me répond-elle, vous pouvez partir.

Un peu frustré de ne pas avoir découvert son visage, de ne pas avoir pu me faire une idée complète de son corps comme j'en ai l'habitude, je rentre chez moi en méditant sur les contacts « vu de dos ». Question relations humaines, ce n'est vraiment pas la panacée mais il va falloir faire avec pour une durée que nul ne peut prédire. Assurément, on risque d'en avoir vite plein le dos.

Bryan

L'air de rien,

Au détour du chemin, j'aperçois au loin une silhouette qui avance dans la même direction que moi, une dame, un homme je ne suis pas assez près pour le déterminer. Marchant plus vite, plus je m'approche, plus je distingue les formes arrières de cette personne, vestimentairement je pencherais pour une femme, avec une jupette de couleur beige, qui par la suite se révélera être une jupe-short. Pour le haut je ne distingue pas encore bien car cela est caché par le sac à dos. me rapprochant encore, j'entends une voix de femme fredonnant un air dont je ne reconnais pas les paroles. Donc je ne me suis pas trompé, c'est bien une dame qui marche sur ce chemin.

"Bonjour je suis Jacques et vous ? "

"Moi c'est Elisabeth"

"Je viens de la banlieue de Paris, de Suresnes plus exactement"

"Moi je viens de Lyon" ..!

Nous avons cheminé quelque temps ensemble, tantôt en échangeant, tantôt en silence. C'est comme cela que nous sommes devenus amis..!

Jacques T. L

Vue de dos

Elles marchent...

Devant moi à cinq mètres.

La silhouette parfaite, celle dont je rêve depuis toujours.

La taille fine, les hanches à l'arrondi parfait, les jambes à n'en plus finir. Bras fermes et musclés juste ce qu'il faut pour les modeler. Allure assurée, démarche presque aérienne, cheveux attachés en queue de cheval ondulants au rythme de sa cadence. L'idéale randonneuse.

Je n'approche pas, je la suis avec ravissement, je la regarde avec l'insistance d'un artiste peintre qui aimerait l'avoir comme modèle.

Elle se retourne, elle est jeune, la trentaine, vérifie qui la suit, me sourit et continue d'être belle.

Je lui rends son sourire et je rêve que j'ai peut-être été comme elle.

Que pense-t-elle ? Elle pense à moi, quand elle aura mon âge.

J'aimerais être en aussi bonne forme que la personne qui me suit, quand j'aurai son âge. Quarante ans à peu près nous séparent, ce n'est pas si long. Une mèche blanche traverse son front. Physiquement solide, marche régulière, tenue adéquate, la chaleur ne semble pas la ralentir, elle est dans son univers de marcheuse expérimentée et obstinée. Oui, j'aimerais bien lui ressembler plus tard.

A quoi pense-t-elle ? Elle est seule, est-ce à dire que dans le reste de sa vie elle l'est aussi ? Comme la campagne qui étale sa solitude devant nous, mais qui s'en trouve bien ou pas.

Elle a cependant un air soucieux, quel est le tourment qui hante ses pensées, assombrit son visage et attriste son regard ? Sûrement une pensée dérangeante qui nous visite parfois et disparaît au bout du chemin.

Depuis que l'on a quitté les sous-bois, pas un bruit, seulement de temps en temps le raclement de nos chaussures presque à l'unisson sur les cailloux pour nous rappeler que l'on doit persévérer malgré la chaleur qui nous enlace de ses bras brûlants.

Quelques nuages, en longues stries, flottent très haut dans le ciel, telles des peintures abstraites.

Tout à l'heure, la dame m'a rendu mon sourire, comme une invitation à la conversation, et bien je vais l'attendre et lui parler, peut-être éloigner son trouble.

Nous marcherons ensemble à la même cadence ainsi nous égaliseront nos âges.

En général, après quelques mètres parcourus, me submerge une désagréable pensée, une de celles qui nous rend visite la veille du départ, avant de s'endormir et qui nous fait douter.

Alors le nez sur les cailloux du chemin, malgré toute la chlorophylle qui émane de cette nature solitaire qui m'entoure et que j'absorbe comme un besoin de me purifier. Je rumine... je ressasse... je répète et j'essaie d'oublier cette insistante pensée destructrice, en la chassant

vers l'infini du monde que je traverse. Une contrariété qui s'agrippe à moi comme une pieuvre sur sa proie que je tente d'arracher à mon cerveau.

Pensée étouffante que je finis par étouffer, grâce à la beauté de l'espace qui m'entoure, à la force silencieuse de cette nature qui m'aère l'esprit et que je bénis.

Du vert, du bleu, de l'air de l'eau, je la broie pour qu'elle ne revienne jamais me tourmenter cette phrase perturbante : « en es-tu capable ? ».

Marina le 26/04/22



Vu de dos

Le trottoir est large, je pourrais doubler cet homme, mais j'ai décidé de le suivre, un peu d'imprévu à la promenade avec un autre tracé pourquoi pas.

Taille moyenne, crâne en ballon de rugby, cheveux ras, cou épais plissé comme du cuir, blouson de toile kaki usée cachant des dorsaux cultivés en salle de sport, jeans moulants, fesses hautes, cuisses rondes, pieds articulés dans des baskets bariolés montés sur semelles pneumatiques. Il part. Je laisse six, huit mètres de distance entre nous, comme je l'ai vu faire dans les films policiers. Je débute ma filature.

Mon individu semble savoir où il va. Pas d'hésitations aux carrefours, j'épouse son rythme de marcheur décidé, on traverse en douceur, on freine aux croisements, on chaloupe aux virages, on ralentit devant les vitrines de coiffeur, aller savoir pourquoi les coiffeurs. Tout va bien, il ne se retourne pas. La balade me plaît dans ce quartier où je vais rarement. Soudain il s'arrête sur une place dont je cherche en vain le nom sur une plaque et s'adosse sur le tilleul central. Une halte pour reprendre son souffle peut-être. J'attends qu'il reparte dissimulée derrière une camionnette. Il s'attarde. Je scrute les alentours. Mais qui, mais quoi peut l'intéresser ici ? Des bâtisses blanc-sale des années 30, 50 de cinq six étages au crépi fatigué, des fenêtres presque toutes fermées. Je me déplace silencieusement dans son axe. Je vois maintenant ce qu'il voit. L'Excelsior bar tabac a baissé son rideau de fer gris ondulé. Au premier étage quatre fenêtres dont une grande ouverte, gouffre noir rectangulaire dans lequel ne circule personne. Silence provincial, peu de voiture, à mes pieds des pigeons roucoulent. Mon inconnu baraqué s'active enfin, baisse la tête, bouge les bras et je vois monter de la fumée au-dessus de son épaule. Cette cigarette augure peut-être une longue attente car il me semble le voir s'adosser plus confortablement sur le tronc du tilleul. J' imagine ses yeux braqués sur la fenêtre ouverte. Qui va apparaître, qui espionne-t-il ? Dix minutes passent. Il piétine d'un pied sur l'autre par instant, signe d'impatience. Il baisse la tête, regarde-t-il sa montre ? J'aperçois son profil, il porte des lunettes. Il hausse convulsivement les épaules. Un quart d'heure s'écoule encore. Je le sens énervé, un peu comme moi.

Mais que va t'il arriver du fond noir de cette fenêtre ? Le guignol d'une petite femme rousse dans les bras de son père, un gros brun séducteur au diamant à l'oreille qu'il a croisé au douche du gymnase, sa sœur en nuisette avec un mec marié qui loge dans le quartier, la coiffeuse aux cheveux rouges avec qui il a dansé à l'anniversaire de son pote Lucien qui habite au-dessus d'un bar tabac, ou simplement sa femme qui s'absente souvent depuis un mois le jeudi après-midi entre seize et vingt heures et raconte qu'elle attend très très longtemps le bus qui passe place des tilleuls...

Plus de fumée qui monte au-dessus de l'inconnu, un brutal mouvement de jambe, une basket qui écrabouille un mégot avec force.

Il quitte son arbre, s'en va droit devant lui. Je l'abandonne et tourne à gauche.

Véronique C.



Simone... D'après une photo de Boubat

Simone, Siimone reviens, Simoonne !!

Simone debout les bras croisés dans le dos, comme quand elle est punie à l'école, entend les appels que lui transporte le vent et va revenir si la mer ne mouille pas ses sandales, si son chapeau de paille ne s'envole pas, si sa robe en dentelle ne se soulève pas, si le nuage blanc à tête de cheval qui est au-dessus d'elle ne bouge pas, si la mouette attrape un poisson et si une énorme vague ne l'emporte pas faire une promenade plus rigolote que celle qu'elle fait avec papa et maman qui ne se parlent pas et regardent tout le temps leur téléphone portable.

Simone, Siimone reviens, Simoonne !!

Simone compte sur ses doigts et va revenir quand soixante-douze vagues seront venues se coucher à ses pieds en faisant plouf, parfois plouf plouf plouf quand elles se montent dessus comme les crabes en colère qui cherchent à s'enfuir des paniers en osier que son père ramène en revenant de la pêche dans la baie des macareux, des crabes un peu marron aux grosses pinces qui ne savent pas qu'ils vont devenir tout rouge après avoir bu la tasse dans la marmite d'eau bouillante du cuisinier.

Simone, Siimone reviens, Simoonne !!

Simone va revenir quand la vague là-bas, celle qui s'enroule comme sa mèche de cheveux et crache des mousses blanches sera devant elle, puis elle attendra aussi l'autre, celle qui brille

comme le ciré noir de son père, et la suivante verte et mauve belle comme la robe longue que sa mère porte quand elle joue sur scène des musiques compliquées sur son violoncelle, des airs pleins de doubles croches pointues, de soupirs tous ronds, de staccatos en carrés, des musiques qui ne la font pas danser.

Simone, Siimone, Simoonne si tu ne reviens pas tout de suite on s'en va !!

Simone va se retourner et en chemin elle va ramasser les gros coquillages un peu rose et jaune qui sont coincés près d'un tas d'algues, faire un détour sur la petite dune pour grimper sur le rocher qui dépasse et sauter de toute sa hauteur dans le sable, courir un peu après les puces de mer, puis prendre la branche d'arbre toute blanche qui traîne pas loin du château de sable écroulé, en faire une canne et marcher jusqu'à papa et maman en faisant semblant de boiter pour leur faire peur.

Véronique C.

..... Textes perdus.....

Entre frangins !

Quand Chantal et Anne-Marie rendent visite ce samedi-là à leur père, elles trouvent la chambre vide.

- À la bonne heure, s'exclame Chantal. Il est certainement avec les autres résidents de la maison de retraite. Je crois bien qu'ils ont un après-midi loto.

- Attends, il y a une lettre sur l'oreiller, interrompt Anne-Marie en s'avançant pour la saisir.

Elle la décachette et découvre griffonné sur un simple bout de papier ces quelques mots : « Je m'emmerde chez ces croûtons. J'ai décidé de profiter à fond du temps qu'il me reste. D'ailleurs j'ai des comptes à régler. Adios ! » Les jambes coupées, elle s'assied sur le fauteuil le plus proche, complètement médusée, et tend le message à sa sœur cadette.

- Quoi ! s'égosille Chantal. Pince-moi, je rêve... À peine un mois qu'il est ici et il fugue comme un adolescent. À 85 ans ! C'est pas possible ! Comment allons nous pouvoir le retrouver ?

- J'ai une idée, propose Anne-Marie à peine remise de ses émotions. Faisons la police.

- T'es folle, réplique Chantal. On ne va pas appeler la police pour un petit vieux parti se balader parce qu'il s'emmerde en maison de retraite.

- Non, je veux juste enquêter comme le fait la police en cas de disparition d'une personne. J'ai le code d'accès à son compte bancaire, lui répond sa sœur aînée déjà en train de pianoter sur son téléphone portable. Débits carte bancaire... Bingo ! Il a acheté il y a deux jours un billet de train Lyon-Grenoble.

- Mais il est fâché depuis au moins dix ans avec son frangin de Grenoble ! Sûrement quelques anciens comptes à régler. On ferait bien d'aller le prévenir, suggère Chantal.

Une heure plus tard, les deux sœurs sonnent à la grille de la maison de leur oncle.

- Quelle surprise de vous voir ici ! lance tonton Charles. J'espère que ce n'est pas pour

m'annoncer une mauvaise nouvelle...

Après quelques embrassades ambiguës – elles ne l'avaient pas revu depuis plus de dix ans, juste pour ne pas contrarier leur père qui n'a jamais rien voulu leur dire de la brouille familiale – elles lui expliquent l'embarras dans lequel elles se trouvent.

- Ne vous inquiétez pas, les réconforte-t-il. Le différend qui nous oppose est tout à fait mineur. Il n'a plus voulu payer sa côte-part des charges de l'appartement de Chamrousse que votre grand-père nous a légué au motif que je le gérais très mal.

- Ah c'est donc pour ça que papa ne nous propose plus de venir le rejoindre au ski, réalisent alors Chantal et Anne-Marie.

- En tout cas, affirme leur oncle, s'il est à Grenoble, je ne l'ai ni rencontré en ville, ni vu à la maison. Dès que j'ai des nouvelles de lui, je vous appelle. Tenez, voici les clés de l'appartement à la montagne, allez y faire un tour, on ne sait jamais.

Après une déambulation d'une heure à travers le centre de Grenoble sans résultat, les deux sœurs partent explorer la piste Chamrousse. Mais là, aucun indice. L'appartement ne semble pas avoir été occupé ces dernières 48 heures. Elles décident donc de rentrer à Lyon, rendent les clés de l'appartement au passage par Grenoble et préviennent le directeur de l'EHPAD de l'escapade de leur père. Ce dernier les rassure en leur disant qu'il est après tout majeur, en totale possession de ses facultés intellectuelles et libre de ses actions.

Le dimanche, le lundi se passent au téléphone avec les différents membres de la famille. T'as pas de nouvelles ? Moi non plus, rien. Attendons encore un peu. L'angoisse grandit de jour en jour. Le pire est envisagé par chacun, mais pour l'instant personne n'en parle afin de conjurer le mauvais sort.

Le mardi soir tard enfin, le directeur de la maison de retraite appelle Anne-Marie.

- Votre père vient juste de rentrer, tout guilleret. Il n'a pas voulu me dire où il était parti. Juste quelques affaires de famille à régler, a-t-il consenti à me révéler.

Pas question pour les deux sœurs de se précipiter à son chevet. Elles ne veulent pas lui montrer leur grand désarroi de ces derniers jours, ce serait lui laisser croire qu'il domine le jeu par ses frasques et qu'elles sont à ses pieds.

Le mercredi matin Anne-Marie téléphone à son oncle pour l'informer du retour de son frère.

- Ah j'allais t'appeler, Anne-Marie. Je viens de trouver dans ma boîte à lettres une enveloppe dans laquelle sont glissées trois photos époustouflantes de lui : l'une où il est suspendu par les pieds à un élastique sous le pont de Ponsonnas, la deuxième où il est en parachute-tandem avec un moniteur, la troisième où il est en parapente biplace. Et le tout accompagné de ce petit mot sympathique: « Tu peux te le garder, ton appartement pour pépères ! Je préfère passer mon argent en animations pour jeunes de mon âge. » Il n'a pas changé ton père, toujours décalé dans sa façon de vivre.

- Saperlipopette ! s'écrie Anne-Marie. Je ne le croyais pas capable de tels exploits.

Daniel R

Dernière bataille

.... « *Je m'emmerde chez ces croutons. J'ai décidé de profiter à fond du temps qu'il me reste. D'ailleurs j'ai des comptes à régler.* »

L'écriture était ferme, un grand f élégant séparait la phrase en deux.

- Saperlipopette papa a fait le mur, je le sentais Colette, il tournait à vide dans ce club de cacochymes plantés devant la télé et que veut dire cette majuscule fantaisie en milieu de la phrase ? Lui qui se gorgeait de romans d'aventures a dû monter un scénario pour nous mettre sur une piste, cela dit, avec sa patte folle il ne doit pas être loin dit Jeanne.

- Eh frangine, ne fais pas de cinéma. Il faut agir rapidement. Fouillons sa chambre, allons faire causerie avec Madame Lorain sa voisine avec qui il divulgache tous les jours des potins en sirotant du Banyuls et interrogeons Sylvain le gardien de la maison.

Dans la chambre donnant sur le jardin potager, le lit est défait, sur la table de nuit une revue d'histoire, un verre vide, sur le fauteuil des sous-vêtements en tas, sur la commode en pin une vasque fêlée en verre déborde de bricoles. Dans le premier tiroir, entre deux dossiers, dans une vieille boîte en carton de crottes de chocolat Meunier s'entassent factures, permis de conduire, tickets de tram, livret de famille, carnet militaire, photos pâlichonnes aux bords dentelés, portraits aux sourires forcés, enfants bien coiffés, rigolards en goguette, paysages de montagne... et un photomaton couleur d'un visage auréolé de cheveux longs noirs ondulés, les yeux gris fendus étoilés de ridules, éclatant d'un grand sourire aux dents perlées. Jeanne et Colette s'interrogent du regard... Non elles n'ont jamais vu, ni entendu parler de cette femme. *F. Lyon juin 1974* était inscrit au dos de la photo.

Chez madame Lorain il y a table ouverte. Les deux sœurs refusent les financiers, les crêpes dentelle, les spéculos et les carrés de chocolat avec le café.

- Alors Jacquot a levé le pied ? Il m'a rien dit, enfin je sais plus trop, il était agité l'autre fois à l'apéro, il était bizarre. Avec Norbert et Josiane, il farçait mais pas comme d'habitude. On est resté médusé quand il s'est mis à parler ouvertement des...

- Des...? Qu'est-ce qu'il a dit madame Lorain?

- Ben... des choses sur l'amour... des choses qu'on n'ose plus raconter à nos âges les filles... Bon tenez-moi au courant maintenant, je vais faire un petit somme.

Les deux sœurs se doutaient que les nombreuses années de vie commune de leurs parents n'étaient pas sans anicroches. Elles avaient parfois perçu de longs silences entre eux. Penser à d'autres voix, d'autres regards, d'autres corps était humain. Quand à l'enterrement de leur mère elles avaient lu sur le bristol accompagnant un bouquet anonyme de lys sauvages, *Ton parfum me suivra toujours...* qui à part un amoureux éternel pouvait écrire cela.

Chez le gardien à l'entrée du domaine, il ne reste pas grand-chose d'authentique de l'ancien pavillon de chasse qui dit-on, avait vu passer Henri IV. Seuls les murs briques et pierres et un demi fronton sculpté au-dessus d'une porte ont résisté à la pioche de la modernité. Sylvain, veuf, la cinquantaine, cheveux en broussaille, athlétique, blagueur, amateur de rock qu'il écoute le samedi soir dans sa cave avec ses potes, est apprécié des pensionnaires.

Toujours à leur écoute entre deux corvées de bois, de jardinage, de plomberie, de dépannage en tout genre, fournisseur éventuel de cigarettes, de caramels mous et organisateur de parties clandestines de cartes et de dominos.

- Papa est parti Sylvain. On le cherche. L'avez-vous vu sortir dit Jeanne?

- Parti ? Hier après le dîner Jacquot est venu causer avec moi sur le banc. Il avait l'air tranquille, sa hanche et sa jambe lui faisaient moins mal, il voulait se balader dans le bois.

- Vous avez causé de quoi Sylvain?

- De sa jeunesse pardi. Ici tout le monde survit en y pensant et votre père lui, était bloqué sur ses dix huit ans. Il avait vu des choses terribles au Viêt Nam, mais il avait aussi vécu des supers moments, des instants qui tournent à jamais la tête d'un jeune gars.

- Ha, nous aussi pendant des années il nous a bassiné avec son histoire d'engagé volontaire. Il nous racontait Diên Biên Phu, l'horreur des combats, la violence, la peur effroyable. Notre mère ne supportait plus de l'entendre et il n'a jamais été question d'instant merveilleux !

- A moi, Jacquot racontait la solidarité entre bidasses, les bières entre deux bombardements, l'envoutante forêt vierge, les douces infirmières... Ces derniers temps sur un moteur de recherches, je lui avais retrouvé l'adresse d'un copain de chambrée. Il lui avait écrit, le gars avait répondu, faut peut-être creuser par là. Le bonhomme habitait Miribel, près de Lyon.

- Lyon ? Vous avez dit Lyon Sylvain ? Pince-moi Jeanne, on a une piste.

- Jacquot parlait de comptes à régler avant de mourir. Mais je ne vois pas comment il pensait aller à Miribel. Sans voiture, avec sa patte folle, c'est impossible d'aller à la station de bus qui mène à la gare de Grenoble. Vous savez, parfois il oublie son âge, ses douleurs, il plaisante, se moque de lui. Votre père est un bonhomme très sympathique mesdames.

- Kaï, kaï, kaï Jeanne, on met les voiles, on file à l'arrêt du bus. Salut sylvain

La fête patronale du village battait son plein, le tintamarre des grelots, des tambours et des picolos perçait les tympans. Colette au volant de sa Clio tempêtait, la route de la gare était déviée et quand un époustouflant et immense clown avec un nez lumineux lui barra le chemin, elle freina et repartit de plus belle, faisant tomber les barrières métalliques.

Sous l'abribus il était là, assis, son vieux sac à dos sur les genoux. Ses yeux d'un bleu délavé regardaient au loin, sa mèche de cheveux blancs tombait sur son front strié de rides profondes, et ses lèvres remuaient légèrement comme s'il conversait avec lui-même.

- Alors papa on s'échappe sans prévenir ses filles? Que se passe-t-il ?

La voix de Colette l'avait fait sursauter, ébaubi il les regarda sans les voir puis brutalement il repoussa la mèche blanche de son front, secoua sa tête et sourit.

- Hé papa, où es-tu ? Reviens avec nous, on te cherche on s'inquiète, où veux-tu aller ?

- Je veux aller voir Francine, c'est urgent, elle a besoin de moi, je veux casser la gueule de son frère qu'il l'a abandonnée dans un mouroir. Ma dernière cartouche est pour elle, vous comprenez mes filles, je lui dois la vie... Quoi, ne me regardez pas comme ça, j'ai encore ma tête. Ecoutez-moi, je vais vous parler une dernière fois de ma guerre, mais de l'autre, celle que j'ai cachée si longtemps parce que je ne voulais rien briser...

En 1954, à Diên Biên Phu sous les bombardements, ma jeep s'est renversée dans la boue, une jeune infirmière est venue me chercher, m'a traîné dans les décombres jusqu'à un souterrain.

Quand je vous parle je sens encore l'odeur putride des corps blessés, je vois les tabliers maculés de sang des chirurgiens, je sens la chaleur humide, j'entends les cris, les râles... De retour en France, Francine et moi on ne s'est plus quitté pendant une semaine inoubliable. On rêvait du possible, elle de rompre ses fiançailles, moi de trouver un travail... J'ai attendu longtemps son retour... J'ai épousé votre mère que j'ai aimée, mais la folie d'un corps me poursuivait. Quand vingt ans plus tard j'ai retrouvé Francine à Lyon, plus rien d'autre qu'elle a existé dans mon cœur. Pendant des années j'ai menti à votre mère et à vous sur mes longues absences professionnelles. Quand le mari de Francine est tombé malade, quand votre mère est morte, tout s'est effondré, compliqué. Le père que j'étais, découvrait deux jeunes filles matures, vives et drôles. J'étais décalé, bousculé, interpellé par vos remarques. Je ne vous connaissais pas, j'avais tout donné à ma vie parallèle. Quand vous vous êtes envolées pour d'autres horizons, Francine et moi avons repris nos nuits coquines... Oui, mes filles l'amour n'a pas d'âge... Puis la mémoire de Francine s'est disloquée et un jour elle a disparu. Quand vous m'avez placé ici, j'étais désespéré, je ne savais pas où la chercher et grâce à Sylvain, je vais la retrouver, régler son compte à son salaud de frère et la sortir de là, ma chambre est assez grande pour deux n'est-ce pas ?

- Viens papa, on va réfléchir à tout cela ensemble.

Véronique C

Holà

« Je m'emmerde chez ces croûtons. J'ai décidé de profiter à fond du temps qu'il me reste. D'ailleurs j'ai des comptes à régler. Adios ! »

La chambre est vide, facile d'en faire le tour, pas grande et pas grands meubles...

« non mais pince moi » dit Sophie à Léa, une revue de mots croisés gros caractères dans une main et ce message de leur père Jacques dans l'autre.

Assises dans le petit canapé élimé pour visiteurs improbables elles n'en reviennent pas : leur père a fugué. Dans le fond elles ne sont pas surprises mais se sentent un peu coupables, vexées. Que faire ? elles hésitent. Relisent le message ;

Des comptes à rendre ? quels comptes ? A qui ?

Et adios ?

Mais où est-il parti ? Où ?

L'armoire est pleine de vêtements, de chaussures. Les siennes bien sûr, rien ne manque. Sur la table de nuit, des documents de la maison de retraite : menus des jours suivants et présentation d'activités censées faire passer le temps. Un questionnaire diététique... au crayon sont notées de sa main des suggestions : bacalhau (dos de cabillaud vapeur barré d'un trait)... Beignets de calmars, accras, pulpo a la galega... manchego accompagné d'un verre de Rioja... Désirs de voyages inassouvis, et ras le bol d'un vieux gourmet ?

Les filles fouillent, cherchent des indices.

Portefeuille, carte d'identité et autre carte bancaire... absentes.

Il a dû prendre un petit déjeuner tôt puis s'est éclipsé à la faveur des allers et venues du personnel.

Silence, ce pourrait être l'heure de la sieste... Même pas, il est 10 h, tintamarre pas prévu, respect des résidents ! bruits de rue exclus ! juste celui des pas dans le couloir, et le piaillage des oiseaux dans le jardin, fenêtre ouverte.

Sa veste est là, abandonnée. Dans une poche Sophie trouve une note de caisse pour un achat de matériel de sport effectué dans un grand magasin, pas de détails mais somme respectable... elle sourit. Elle n' imagine pas son père en baskets, au mieux poussif sur un vélo d'appartement...

Un smartphone vibre dans la poche de Léa. Sur l'écran un numéro s'affiche qu'elle néglige. Inconnu, elle ne décroche pas. Elle soupire.

Elles doivent réfléchir. Elles décident de s'installer sur un banc dans le jardin. Difficile d'en trouver un de libre. On les salue, on les observe. Sûr, elles sont décalées dans cette ambiance. Une vieille dame chancelante vient s'asseoir proche, elle lisse sa jupe tout en fixant les tatouages de Léa sur ses jambes nues.

Personne ici ne semble se souvenir de leur père cet homme peu bavard, qui ne fume pas, refuse toute aide, canne et autre déambulateur...

Une dame accompagnée de son minuscule chien avance dans l'allée, se dirige vers elles. C'est madame Esther, une amie de leur père, en chignon blanc, rouge à lèvres vif et chemise fleurie...

Une bavarde ! Elle venait le voir mais ne l'a pas trouvé dans sa chambre. Elle a traversé la ville. Elle lui a apporté des bonbons puisqu'il n'aime pas le thé. Ils se sont vus la semaine dernière autour d'un verre, Jacques voulait acheter des livres, elle avait la flemme de sortir de chez elle, de l'accompagner en ville, il l'a traitée de casanière... « Saperlipopette ! et toi dans ta maison de vieux ! on te prépare tout, t'as plus rien à penser, plus de ménage, lessive, repas...de fleurs à couper, de pelouse à tondre, juste tu la regardes pousser... bref on s'est disputé. »

Esther regrette le bon temps comme elle l'appelle.

L'heure du déjeuner approche, certains résidents sont rentrés à pas prudents. Nestor le petit chien roublard court partout. Esther l'appelle, elle voudrait rentrer chez elle : « Nestor viens ici ! espèce de galopin ». « kaï kaï » le voici qui détale sous la menace d'une canne brandie. « allez viens mon doudou ! tu vois Jacques n'est pas là, il ne doit pas être bien loin... » et puis s'adressant aux filles « je le connais Jacques, c'est un homme à plaisanter, farcir sous ses airs discrets, mais quand même il se fait vieux... » Elle s'éloigne laissant les filles abattues.

Le téléphone de Léa vibre à nouveau. Un message écrit cette fois ci.

Médusée, elle lit « Holà ! tout va bien ! La vie est un chemin, ultreïa !

la directrice de la résidence pense que je suis à la plage en famille, inutile de divulguer tout ça... »

Les filles ont décidé de s'éclipser, après tout il a le droit de s'absenter. Il les épate ce père qu'elles trouvaient plutôt mou et râleur ces temps-ci, qui maintenant les appelle avec un nouveau téléphone. Elles pensent qu'il n'ira pas loin, après tout il aime le confort, les bouquins dans un bon fauteuil, faire la sieste et regarder la télé. Pourvu qu'il ne claque pas trop d'argent. La plage ? Elles aimeraient. Juin déjà ! Se faire bronzer, ne rien faire tout simplement... Mais les jours sont pleins d'heures de travail, de métro, de sorties avec les amis, d'enfants à surveiller... et d'un vieil homme, trop de choses à gérer !

Jacques, leur père, les connaît bien c'est certain, il les a laissé perdre leur temps, leur vie, ou les gagner c'est selon. Il est parti pour se prouver qu'il pouvait, que son corps pouvait encore marcher, à son rythme, lent peut être et alors ? et prouver aussi aux autres, à qui ? aux vieux, aux jeunes, à ses filles, qu'il fallait profiter du temps qui passe, des choses simples, des rencontres, de la nature, d'un bon lit, d'une douche, un bon repas...

A Esther il a envoyé une carte postale d'un groupe qui marche sur un sentier, sac sur le dos. Une coquille accrochée au sac l'a intriguée, elle a trouvé le paysage très beau, elle n'a pas pensé tout de suite qu'il était peut être là parmi eux. Au dos, il y avait une phrase qu'elle a longuement méditée : « quand tu aimes il faut partir » .

Aux filles, il a envoyé un message : « On dit que le chemin s'arrête à Compostelle, rendez-vous à Finisterre, je vous attend, la mer est belle. Papa. »

Danièle T

.....

Le Beaujolais en mai

Il y a l'immensité de la vigne adolescente
Il y a un murier tout en fierté et en générosité
Il y a des roses s'épanouissant dans leur beauté
Il y a des lézards muets, immobiles sauf les yeux
Il y a l'horizon vallonné, bleuté, évanescent
Il y a une maison silencieuse et rafraîchissante
Il y a des chorales de chants d'oiseaux
Il y a la paix, la douceur de vivre et pleins de fleurs
Il y a le nord, le sud, l'est et l'ouest tout autour
Il y a Lolyne et Claude accueillants
Et il y a un grand merci au fond de mon cœur.

Marina le 13/05/22

Atelier de mai 2022

- proposition 1

Choisir une lettre de l'alphabet, dire pourquoi on l'aime ou pas.

On peut commencer le texte par cette lettre, l'utiliser un maximum de fois.

On pourrait la calligraphier

Savez-vous que les synesthètes associent une couleur à une lettre. (ou un nombre, il s'agit d'un phénomène neurologique, croisement de 2 sens)

Ci joint le poème de Rimbaud « Voyelles »

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,

Je dirai quelque jour vos naissances latentes :

A, noir corset velu des mouches éclatantes

Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,

Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;

I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles

Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,

Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides

Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,

Silences traversés des Mondes et des Anges :

— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

- Proposition 2

Le dialogue :

Dans un texte, roman, conte, nouvelle il peut y avoir du dialogue indirect c'est à dire que le narrateur rapporte ce que le personnage dit : madame M insulta le malotru qui lui avait marché sur les pieds, celui ci lui répondit qu'il ne l'avait pas fait exprès.

Et/ou bien du dialogue direct : le narrateur fait parler le personnage :

- va te coucher, il est tard

- j'ai pas sommeil

- j'en ai marre de te secouer le matin

La mère de J éteignit la télé, d'un geste définitif.

Pour que le lecteur imagine mieux les personnages, le narrateur indique de temps en temps, de façon plus ou moins régulière, le ton, la gestuelle, des personnages et le décor dans lequel ils évoluent.

La forme : la marque graphique la plus courante est le tiret en retrait du corps du texte.

Les marques de ponctuation telles ?, ! ... sont essentielles

Il faut dire de temps en temps qui parle afin que le lecteur se repère en utilisant des verbes variés (dire, répondre, exprime, exhorte, réplique...) pour le rythme et pour rendre le dialogue vivant.

Le dialogue renseigne sur l'identité du personnage, la personnalité, les relations, le milieu social.

Une comédie s'appuiera sur le comique des jeux de mots, un thriller sur le laconisme, les sous-entendus, une romance sur l'expression des sentiments, les envolées lyriques...

Au théâtre en particulier on utilise des didascalies (indications scéniques) mais on peut utiliser ce procédé dans l'écriture d'une histoire. Voir Amélie Nothomb dans « les combustibles »

Écrire un dialogue à partir d'un tableau connu : L'angélus de Millet, le radeau de la méduse de Géricault, les joueurs de carte de Cézanne, la liberté guidant le peuple de Delacroix, ou bien La leçon d'anatomie du docteur Tulp de Rembrandt.

On imagine peut être ce qu'a voulu exprimer le peintre mais surtout on se met dans la peau d'un des personnages et on commence à écrire.

-Proposition 3

Monologue intérieur. Texte à l'intérieur duquel on sentirait les hésitations, les doutes, les circonvolutions, ce qui en même temps nous renseigne sur la personnalité du personnage, la biographie, les intentions. Le monologue intérieur est le discours sans auditeur et non prononcé, par lequel un personnage exprime sa pensée la plus intime, la plus proche de l'inconscient, antérieurement à toute organisation logique... série de phrases décousues où la pensée va d'idée en idée, sans lien logique...



A

Ah que je l'aime ce joyeux A, toujours et **partout**
Tout en suivi dans son tracé comme un petit **toutou**
Tout en rondeur dans sa forme tel un **matou**
Tout en ritournelle dans les chansons, la la la **lère**
L'air de rien il s'en va puis revient, la la la **la**
La syntaxe est avec lui très facile
Il suffit de l'associer avec le B, j'en reste **BABA**.
Baptisé premier des six voyelles de l'alphabet
Hé bien il se marie aussi aisément avec le **C**,
C'est alors qu'il devient un CA qu'il ne faut pas **réitérer**,
Raisonne doublement avec le P pour faire un bon **père**,
Pertinemment possessif avec le T, le S ou le **M**,
Aime beaucoup le N pour se taper des **NANAs**,
N'a pas perdu son humour avec le H, HA HA **HA** !
Attention : il peut porter des **accents virils**.
Il lui arrive de sortir avec son chapeau chinois en **ville**,
Il parle alors d'un ton grave, fronce les **sourcils**.
S'il préfère hisser haut, bien À l'arrière, une plume au **vent**
En route pour voguer vers San Francisco, il s'en **va**.
Valeureux voyageur, il prend tout son **temps**
En dormant comme ça, √, quel que soit le lieu, la tête en **bas**.
Baliverne, pensez-vous ! Pas du tout. Écrivez à ce petit **polisson**,
Son adresse est A@alphabet.aaz . Sur le champ, il vous répondra.
Abracadabrantesque A !

Bryan de La Rillie

LE I

Raide, dru, pointu, coquet avec ton point rond en suspension au-dessus de toi, sorte de chapeau malléable qui peut se doubler et devenir tréma ou se plier en forme circonflexe, tu me toises de toute ta hauteur. Vertical en majuscule comme en minuscule, même penché, ton corps immobile sans délié soutient tes copines les consonnes. On te prononce d'un son aigu, parfois sifflant et au milieu de ta smala alphabétique on apprécie ta fière allure qui cache un esprit rieur et te fait parfois pouffer de petits hi, hi, hi !

Véronique C

E

E est bien souvent une lettre effacée
C'est qu'elle est toute effarouchée,
Chétive aussi, elle ne veut surtout pas gêner.
Née deuxième voyelle, elle accepte volontiers de fusionner,
N'étant pas associable. Elle aime bien avoir le U devant **elle**,
Elle garde sa personnalité, de sonorité ne change **pas**.
Pas comme avec le N qui bien souvent lui préfère le **A**
Allez savoir pourquoi ? Droit d'aînesse peut-être, il est première voyelle.
Elle lutte aussi bec et ongle contre le **C**
C'est un mec au ton bien trop râpeux
Peu sympathique. Elle lui préfère le L, son fétiche triskel,
Qu'elle accole, en féministe active il s'entend,
En union libre, derrière elle ou devant **elle**.
Elle aime aussi sortir avec un chapeau de circonstance,
En se donnant l'air d'une dame de la haute classe,
Assorti à sa robe. Petit, pointant vers l'arrière,
Air de rien, il l'ornemente, fait oublier son embonpoint.
Pointant vers l'avant, celui-ci, tout aussi charmant,
En impose par son esprit de conquérant des hauts sommets.
Mais celui qu'elle adore, c'est son chapeau chinois de feuilles tissé.
Sélect, il lui donne fière allure, la protège quel que soit le **temps**
Tant et si bien qu'elle ne se sent plus la même.

Bryan de La R

La lettre « N »

Je suis la lettre « N », « ène », je jalouse ma voisine dans l'alphabet,
La lettre « M » comme « aime ».
Elle, on l'aime, moi, le « N », j'inspire la « haine ».
Je suis la quatorzième « ne » de la Famille Alphabet,
La é nième de la famille,
Je dis toujours « NoN »
Né- an- moins, je suis Egypti « ène », je nage sur le Nil, je nargue Néfertiti,
Je nais la nuit et je finis le matin !

Chantal C 21/6/22

Lettre V, le V de la Vie.

V comme dans la Vue, Voir pour dessiner, écrire et admirer les paysages.

Le V plus grand du ou des Voyages.

Le V de Vouloir, mais aussi le V de Versatile, de celui et celle qui changent souvent d'idées ou de Vision des choses.

Il y a un autre V aux mots Vilain Vilaine.

Vous en Voyez sûrement d'autres... comme celui du mot Victoire, lui aussi avec un grand V.

Et pour moi le V de Voyou..!

J'aime bien aussi celui de Voiture et finirai sans l'être... Vulgaire..!

Et il y a aussi le V de Voyageur, que nous sommes tous un peu, Vous Voyez

Cela n'est toujours pas fini..!

Le V de Venise, la Ville des gondoles.

Et tant d'autres mots commencent par un V.

Jacques T. L

Mon M...

Musclé, il tient si bien sur ses solides Membres, inébranlable, fier comme un roi, Muraille de défense dressé en Majuscule à l'affut du Moindre Mouvement.

M de maman, rondeur, douceur, protectrice, comme une Mère doit l'être, un rempart aux Mauvaises rencontres, attentive aux Mensonges, Murmurant des phrases réconfortantes quand le M de Moral s'éparpille en Miettes et que le M du Mauvais sort nous Menace.

Mauve couleur et odeur du lilas, de la brume, du lointain, du flou, Méli-Mélo de nuances, de formes étranges... de Monstres !

Musique pour danser. Mouvement d'une valse comme un Manège de la vie qui tourne dans le sens des aiguilles d'une Montre.

M, minuscule. Ses pieds Marchent les uns derrière les autres, à la queue Meuh ! Meuh !

Miam, Miam... Madeleine, Macarons, Meringue, Mille-feuille, Menu gourmand.

Moi, mon prénom et Mon nom un doublet porte bonheur, du Moins j'y crois.

Marina M. Mardi 24 Mai 2022

ZED

Vous me reconnaitrez tout de suite : ze zozotte.

Ze suis une lettre zen, symbole d'un sommeil paisible : Z Z Z ...

Ze suis un brin zinzin, mais pas zombie et pas zotte non plus.

Un brin jazzy.

Ze brille au zénith, ze souffle le zéphyr, ze zigzague entre les lettres, ze suis zorro dans la pampa, ze suce du zan, z'hurle au zoo, ze vole en zeppelin,
Ze suis Z.

Martine S. mai 2022

Q comme Quelqu'un

Je ne suis pas un Quiproquo, une erreur, un rond boiteux qui ne peut pas rouler et se cale d'un étau comme un vieillard se soutient de sa canne. Je ne suis pas un culbuto !

Je suis un rond... avec une Queue !

Quoi ? Qui ose dire que je suis de guingois.

Que dois-je faire pour vous convaincre, vous séduire, vous conquérir ? Pour Que vous m'acceptiez.

J'ai beaucoup de Qualités et Quelques défauts aussi, mais Qui puis-je ? Personne n'est parfait !

Que voulez-vous faire avec moi ?

A Quel jeu aimez-vous jouer, aux Quilles ? Je peux aussi marcher à la Queue leu leu et j'aime le Quitte ou double ? Quelque chose dans ce goût-là, mais pas les Querelles.

Je suis également très utilisé dans la langue française.

Questions :

Qui êtes-vous ?

Que vous êtes beau,

Quel est votre nom ?

Que lisez-vous ?

Qu'attendez-vous ? Quelqu'un comme moi...

Quatre heures, vous allez me Quitter ?

Quel dommage !

Marina le 08/06/22

Devinette

Je suis plus souvent en terre d'Albion qu'en terre gauloise.

Je travaille à la SNCF,

J'entre en jeu et dans la danse,

Lorsque j'arrive trop tard, je désespère le joueur de scrabble.

Je suis un buveur invétéré, et on me trouve souvent dans l'alcool,

Je suis dans le dialecte chinois qui redonne espoir au joueur de scrabble,

Je m'exclame bruyamment devant le succès,

Je travaille en réseau.

O

O, la source pure qui jaillit et nous fait renaître,
O, le torrent impétueux qui dévale la montagne et nous entraîne,
O, la rivière calme qui coule imperturbable et nous ignore,
O, le fleuve majestueux qui sillonne jusqu'à l'océan et nous transporte,
O, la mer nourricière qui monte puis se retire et nous attire,
O, la lettre de la vie qui suit son cours et nous fait entrevoir, l'éternité.

Philippe G



OU ?



O

O est de toutes les voyelles la plus potelée,
Les consonnes ne pensent qu'à se s'accoler.
Les B, par deux, s'y essaient, en fiers **BOBOs**
Bohèmes un peu, mais surtout **bourgeois**.
Joyeusement les C, de sacrés **COCO**s,
Cohabiteraient volontiers, à la recherche d'un bon **coup**,
Courant toujours après elle. Les G alors s'**avancent**
En se trémoussant, lui proposant des extases à **GOGO**,
Godemichet dernier cri à l'**appui**.
Puis les K lui font la cour, obtiennent un **OK**
Quémander avec force et la mettent **KO**.
HO, **HO**, Font les H ! Coucou, c'est **nous**.
Nous voudrions t'inviter à danser.
C'est sans compter sur les richissimes **R**.
Air de rien, ils lui offrent des bijoux en **OR 24 carats**.
Rappliquent alors les Y avec leur **YOYO tactile**,
Ils lui promettent de la faire vibrer de plaisir sensuel.
Elle ne sait vraiment plus à quelle consonne confier ses **atouts**.
Tous des dragueurs comme les Z, ces vulgaires **ZOZO**s.
Zorro, grand Zorro, je t'en prie, viens secourir la belle **O** !

Bryan De la R



D'après « Les joueurs de Carte » de Cézanne

“ Allez Jojo on commence la partie..! ”

“ Ouai Paulo, mais c’est à toi de partir, tu as tiré la plus forte carte, qui désigne le premier qui doit commencer cette partie.”

" Ah bon je ne me souviens pas..! ”

“ Hé Paulo tu ne vas pas commencer à tricher en début de partie.”

“ Tu me traites de tricheur Jojo? ”

“ Mais non, mais non, arrête de m’embrouiller, à chaque fois que nous jouons aux cartes tu essayes de biaiser pour gagner à tout prix.”

“ Si, si tu me traites de tricheur, si tu insistes, j’arrête de jouer.”

“ Paulo tu ne peux pas arrêter, on n’a pas encore commencé, allons bois un petit verre de blanc pour te calmer et on pourra enfin entamer cette partie.”

Jacques-T L

Le dessous des cartes
(dialogue imaginaire à propos du tableau de Paul Cézanne, Les joueurs de cartes)

Eugène et Louis, comme chaque mardi soir à 17 heures précises, se retrouvent chez Marcel, établissement calme et peu fréquenté, pour leur immuable partie de cartes. La conversation, une fois encore, va porter sur les mêmes sujets et la partie, mal se terminer comme toujours.

— Eugène, j'aimerais bien que tu décides à jouer ta carte. Je sais bien que personne ne t'attend à la maison, mais là je commence à trouver le temps long.

— Écoute Louis, je n'arrive pas à me décider. Le choix est difficile.

— Fais un effort ou je vais m'endormir. Je commence à piquer du nez.

— Si tu parles tout le temps...

— En attendant, la bouteille est vide. Marcel, la petite sœur ?

— Au fond Louis, tu sais, pour les cartes, c'est comme dans la vie, je fais toujours les choses de travers.

— Ça, je te l'avais bien dit que pour Marguerite tu faisais fausse route. Mais comme d'habitude, tu ne m'as pas écouté.

— Marguerite, c'était un peu ma dame de cœur. Je ne pouvais pas deviner qu'elle se transformerait en dame de pique.

— On ne va pas reprendre encore une fois cette discussion, Eugène. Tu connais mon avis.

— Tu as raison. Évitions de nous disputer pour une fois. Laisse-moi plutôt me concentrer.

— Te concentrer ? Il y a deux ans à la Noël, je me souviens tu as réussi à te concentrer.

— Ça suffit, cette fois. Je ne suis pas venu ici pour me faire insulter. C'est la dernière fois que je joue aux cartes avec toi. Je pars. Bien le bonjour chez toi.

— Bonjour chez toi et à jeudi prochain Eugène.

Philippe G



Dans un amphithéâtre y avait un macchabée... tsoin tsoin

La scène se passe dans un amphithéâtre où a lieu la dissection d'Alfred, mort deux jours auparavant dans les bras d'une amie très proche. Un groupe d'étudiants entoure le professeur.

2 personnages parlent : Alfred et Dieu

- Mon dieu, vous m'entendez ?
- Je t'écoute Alfred.
- Vous vous rendez compte de ma situation ? Non seulement je suis mort mais je me fais dépecer en public ! j'ai toujours été pudique et me voilà au centre d'une assemblée qui n'a d'yeux que pour mon corps nu ou presque... Heureusement qu'un linge cache mes parties intimes.
- Euh... Pour l'instant oui, mais prépare-toi, ils vont bientôt te l'enlever pour voir ce que t'as dans le ventre.
- Non ! Je vous en prie ! Épargnez-moi la honte d'exhiber ma vie privée devant tout le monde !
- Tu as la mémoire un peu fatiguée Alfred ? N'oublierai-tu pas l'usage inconsidéré que tu as fait de ces parties prétendument privées ?
- Moi ?
- Oui toi ! On est toujours puni par où on a péché ! Et je m'y entends, c'est moi qui ai dit ça et j'ai même légiféré à ce sujet : « tu ne commettras pas d'adultère et tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin »
- Oui mais tu as dit aussi qu'il fallait aimer son prochain comme soi-même.
- C'est vrai, mais apprend que je suis de très mauvaise foi.
- Toi ?

- Oui, personne n'est parfait ! Mais ne t'inquiète pas, comme tu es malgré tout un bon bougre, je vais faire disparaître l'objet de ton émoi, ils ne trouveront rien sous le linge.
- Nom de Dieu de nom de Dieu ! Mais tu es le diable en personne !
- Peut-être...

MartineS. mai 2022

Monologue du professeur Augustin en cours d'anatomie :

...Et il n'est que midi moins le quart... encore une heure de dissection... et je n'ai encore attaqué qu'un bras. J'entends les glouglous de mon ventre. Les étudiants doivent l'entendre aussi ! J'ai une de ces faims ! Je pourrais avaler n'importe quoi.

Évidemment je n'ai pas assez déjeuné ce matin, Yvonne m'a encore assailli de questions sur mon emploi du temps d'hier, elle est d'une jalousie malade, du coup je suis parti sans avaler quoi que ce soit. Juste eu le temps d'enfiler mon paletot et de courir vers ma classe. Et le ridicule c'est que j'ai une faim de loup devant un macchabée écœurant qui sent le formol ! Ah...un morceau de saucisson, un boudin aux pommes, de l'andouillette avec des frites, des tripes à la mode de Caen...

Reprends-toi Augustin et concentre-toi sur ta leçon, tu n'auras jamais le temps de terminer aujourd'hui, tu es en train de le massacrer, ce pauvre type, quoique... on s'en fout il est déjà mort...

Après il va falloir que je rende les morceaux restants... dresser la liste de ces morceaux pour les reprendre plus tard. Encore de la paperasserie... Et je risque même un blâme. Je suis fatigué de ce métier, de ma femme, de mes étudiants qui ne m'écoutent même pas d'ailleurs je me demande bien ce qu'ils regardent, on dirait qu'ils regardent le peintre et moi je suis là à charcuter ce pauvre corps, je suis fatigué de tout... et j'ai faim...!!!

Martine S. mai 2022

Dialogue

Dans une salle au sous-sol de l'hôpital, sept hommes aux visages à peine éclairés, penchés sur le cadavre mâle qui leur est présenté, sont à l'affût des paroles du maître de la découpe. Enfin ! Du professeur en autopsie qui leur fait la leçon d'anatomie, ils ont tous la même expression de curiosité et d'attente dans le regard.

Chapeau à larges bords, col blanc dentelé, petit bouc en pointe, élégamment habillé le maître commence : « Messieurs, voici les différents muscles fléchisseurs de l'avant-bras. »

- Intéressant fit l'homme à sa droite, mais nous aimerions bien en voir plus.

- Si fait, répond le professeur. Et avec délicatesse il entreprend une démonstration de la flexion des articulations des doigts.

- Nous sommes tous venus pour l'intérieur du cadavre, dit l'homme le plus en retrait. N'est-ce pas messieurs ?

Tous approuvent, opinent de la tête ce qui a pour effet de remuer à l'unisson leur col fraise immaculé qu'ils portent fièrement.

- Soyez patients, je l'ouvrirai vers la fin du cours. Ajoute le médecin,

- Oui, mais ceci dit, l'heure passe nous n'avons pas que ça à faire, lance le même homme.

- Vous n'avez aucune protection contre ce qui vous attend, on m'a amené ce condamné à mort il y a une semaine déjà ! Je crains que vous ne soyez incommodés par l'odeur, elle sera à vous retourner cœur et boyaux, poursuit le maître.

- Peut-être, rétorque l'homme en face de lui, mais nous ne sommes pas des débutants et justement les boyaux on veut les voir !

Imperturbable, comme s'il n'avait pas entendu le médecin continue. « Notez cependant que ce cadavre est resté en assez bonne forme, si je puis le dire ainsi. » *Comment les calmer ? C'est vrai, les muscles du bras ce n'est pas très passionnant. A voir leur visage interrogateur ils préféreraient un peu plus de sang, pense dit-il.*

Au fond du groupe, une voie dure s'élève : « Bon finissez avec les muscles et ouvrez nous le cadavre ! »

- Je termine avec le bras et je vous montre l'intérieur dans quelques minutes, poursuit le médecin. *Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de remplacer mon collègue à cette dissection ? S'ils savaient tous, je suis trop délicat, les parties sanguinolentes et puantes me donnent des nausées. Fâcheux pour un professeur en autopsie !*

Les sept apprentis-chirurgiens s'impatientent.

- Alors vous l'ouvrez, ajoute de nouveau l'homme en face de lui. L'heure avance.

- J'ai l'impression que vous n'êtes pas à l'aise renchérit celui qui écrit le résumé du cours.

- Après tout, vous ne le connaissez pas ce cadavre, lâche l'homme au fond de la salle.

- Absolument pas, dit le médecin. Mais je ne m'attendais pas à un tel enthousiasme de votre part. Réponse à peine acceptable. « *Je suis mal parti et si ça continue c'est eux qui partiront, d'ailleurs il y en a un qui regarde déjà vers la sortie.* »

- Oui, mais il risque de retomber notre enthousiasme clament-ils tous ensemble.

Un bruit de clochette se fait entendre dans le couloir.

- Ah ! J'entends la clochette de la fin du cours, *sauté !* pense le professeur. Messieurs nous remettrons la suite à demain, si vous le voulez bien.

- Inacceptable ce cours, on reste sur notre faim répond un des élèves

- Non, moi demain je ne reviens pas ajoute un des futurs chirurgiens.

- Nous non plus, répondent tous en cœur le reste des observateurs.

Puis ils quittent le cours ulcérés.

Le professeur soupire à la fois de honte et de soulagement...

Puis pense « *C'est fini, je ne me proposerai plus jamais pour remplacer mon collègue à la découpe de cadavre, moi ma spécialité ce sont les muscles, pas les entrailles !* »

Marina le 24/05/22



Dialogue

Le soleil tape, l'ombre noire de leurs silhouettes s'imprime sur le chemin sableux. Côte à côte ils avancent. Sur le sac à dos de l'homme flotte un grand drapeau breton.

- Quel silence Jean, on est tout seul maintenant. Il avait l'air sympa le gars de l'Est qui nous suivait, on le reverra peut-être à la prochaine étape.

- Tant mieux, bon vent, nous voilà débarrassés de ce bavard à casquette.

- Je le trouvais agréable et bien causant moi.

- Sympa, avec toi Lulu tout le monde est sympa, mais ce mec était une vraie pipelette et je ne supporte pas les interrogatoires ; de quelle région de Bretagne venez-vous ? Vous dormez chez l'habitant ou à l'hôtel ? Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? Vous avez des enfants ? Une fouine ce type là Lulu et en plus, comme il n'avait plus d'eau, bonne pomme tu lui as tendu ta gourde et il a presque tout sifflé. Tu repasseras pour l'éducation. Un vrai plouc des forêts vosgiennes.

- Ah, tu vois toujours le mauvais côté des choses Jean. Le bavard à casquette comme tu dis, était content de rencontrer des gens à qui parler, et ce grand drapeau breton sur ton sac à dos l'intriguait. Y'a pas de mal à être curieux. D'abord pourquoi tu trimbales ce grand

drapeau Jean ? Si tu voulais que l'on sache que t'étais bigouden un petit drapeau sur ton chapeau aurait suffi.

- Tu ne vas pas encore me faire une scène avec ce drapeau Lulu. Il est grand, il me plait et ce n'est pas toi qui le porte. De toute façon c'est moins encombrant et moins bruyant qu'un clébard hein ? Quand je pense que tu voulais emmener ton chien...

- Mon clébard t'emmerde Jean et je regrette qu'il ne soit pas avec moi.

- Tu veux dire que tu t'ennuies en ma compagnie ? Que tu aurais préféré discuter avec un bavard à casquette bronzé ?

- Ça y est, on y vient. Ecoute Jean, discuter avec un autre homme que toi, va falloir que tu t'y fasses. On a huit jours de marche pour aller à Bilbao, et j'espère rencontrer d'autres mecs pour faire la causette, ça me changera du grand blond efflanqué jaloux qui rougit au soleil. Bon, y'a de l'ombre là-bas, on pique-nique ?

Véronique C



Dialogue intérieur

- Barbara s'il te plait, tends bien le bras droit, reste visage de profil, enlève le pli de ta robe qui se forme sur le haut de ta cuisse gauche.

... Et plus droit, et plus penché, et garde la jambe avant un peu pliée mais pas trop, et enlève le pli, et reste la main souple avec le pouce un peu rentré, et reste le ventre plat... Marina m'avait dit qu'il était chiant avec les modèles, je le confirme mais bon, 40 euros de l'heure ça se refuse difficilement... C'est Jérémy qui va être content, je vais le rembourser, je pourrais même l'inviter au restau... Zut, je commence à avoir des fourmis dans la main... Au restau oui, mais faut voir, il a une sacrée fourchette, ça va me coûter bonbon... J'ai l'impression que cette robe blanche me gratte à la taille, j'ai trop serré la ceinture, elle est d'un beau rouge cette ceinture, rouge comme les cerises que j'ai achetées hier. Si je ne mange pas tout ce soir, je donnerai le reste à Simone... Le resto avec Jérémy, c'est pas un bon plan, à tout les coups il va vouloir me raccompagner chez moi et ça non, une fois ça suffit... Bon, l'autre là-bas derrière son chevalet en train de peindre a dit pose de trois minutes, ça doit être fini, j'ai le bras qui s'ankylose... Rester de profil c'est bien mais je ne le vois pas travailler. Dommage, il est pas mal, il ressemble à mon frère, même yeux même bouche mais ridés comme une vieille pomme... Tient faut pas que j'oublie de téléphoner à papa pour les clefs de la cave... Trois minutes de pause c'est le temps pour cuire un œuf à la coque et je me sens prise à point... Pour la prochaine pause, il m'a dit que j'allais porter un étendard, c'est lourd ce machin, il va falloir qu'il réduise le temps, je ne tiendrai pas, je sens une crampe qui monte dans mon épaule... On parle toujours de la crampe de l'écrivain, jamais celle du modèle... J'ai faim, j'aurais dû apporter mes cerises à grignoter... Hum... Ça me gratte à la taille, ça me gratte, ça me gratte...

- C'est bon Barbara, pose d'un quart d'heure.

Véronique C



Dialogue intercepté autour de la réalisation du tableau
« Les Ménines » par Diégo Vélasquez

« Souriez, Mesdemoiselles, on ne bouge plus ! Dieu qu'il est difficile de faire tenir ce petit monde en place ! Je ne suis pourtant là que pour mettre en valeur l'infante Marguerite, mon roi Philippe IV me l'a expressément demandé... »

« C'est long, Monsieur Vélasquez, vous pourriez vous presser un peu » dit la duègne, la tête haute et les lèvres pincées, en poste à l'arrière de la pièce. « Notre petite princesse a envie d'aller se promener avec son chien favori... »

« Dieu qu'elle m'énerve celle-là avec ses airs d'adjudant de service ! Mais je dois rester souriant et aller dans son sens, elle rapporte tout à la Reine, qui va ensuite en parler au Roi, et ... Je dois rester vigilant, ma place n'est pas si garantie que ça... ».

La duègne se penche vers le garde du corps qui se tient debout à ses cotés :

« Ce barbouilleur de Vélasquez, il se prend pour qui ? Donner des ordres ainsi à notre petite Princesse ! Il n'a aucune éducation... Depuis qu'il a été nommé Peintre de la chambre du Roi, il prend des airs... A 24 ans, c'est bien jeune pour un tel honneur ! Mon ami Pacheco aurait bien mieux tenu cette fonction... mais le Roi s'est entiché de ce Diego Vélasquez et ne jure plus que par lui... mais, chut je crois qu'il tend l'oreille vers nous... »

Vélasquez veut faire asseoir le chien de la princesse, qui ne lui obéit guère : « Majesté, voulez-vous bien demander à votre ami le chien de se coucher à vos pieds, il fera ainsi honneur à votre gentillesse... »

Le chien s'exécute d'un air morose : « il m'agace, et en plus, ce nain qui est derrière moi veut me tirer les poils de la queue... et je dois me retenir, sinon ma maitresse va se fâcher » rumine-t-il dans sa tête.

La petite demoiselle de compagnie avance vers la princesse : « Tenez, ma Princesse, prenez cette fleur rouge, elle illuminera votre visage sur le portrait » dit-elle alors que l'autre demoiselle d'honneur, qui est restée à l'arrière de la Princesse, marmonne : « Pour qui elle se prend cette pimbêche ? Donner une fleur pour illuminer notre Princesse ? Comme si son teint d'albâtre n'était pas suffisamment lumineux ! »

Diégo Vélasquez voit arriver le Grand Chambellan, il est temps de se mettre à la peinture : « On ne bouge plus... ».

Marilou B.

Textes offerts

.....

Camino de La Plata

- Dis-moi belle Dame, quel joli nom tu as !
J'arpente tes sentes depuis huit jours déjà,
Découvrant des cités, traversant champs et bois,
Et à ce jour encor, j'ignore tout de toi !
- Assieds-toi pèlerin, laisse-moi t'expliquer :
Pour qui ne me connaît, mon nom peut étonner,
Pourrait laisser penser que je suis aussi lisse
Que l'eau bleue de ce lac qu'aucune onde ne plisse.

Sitôt que Jésus rendit l'âme sur la croix,
Je naquis en ce lieu où le soleil est roi,
Fruit de terre espagnole et de parents romains.
Je fus baptisée Via, pas encore Chemin.

J'étais toujours au sein que je compris alors
Qu'on ne m'avait conçue que pour l'argent et l'or,
Que les hommes voulaient déplacer leur richesse,
Que mes larges pavés leur offraient la vitesse

Ils ont semé partout des merveilles immortelles,
Des chefs-d'œuvre bâtis tout en fines dentelles.
Sévilla, Mérida, Caparra, Astorga,
Autant de jolis bourgs que tu découvriras.

Les Romains m'ont quittée, les rois laissé leur trône
Et l'homme a dessiné de larges flèches jaunes
Pour que ceux comme toi, que l'Apôtre fascine,
N'aient pas à redouter des chemins de ravine.

– Vos paroles ont guéri ma piteuse ignorance,
De vous avoir croisée, j'en mesure ma chance
La Plata désormais sera à votre image
Une dame à laquelle je ne sais donner d'âge !

Alain HUMBERT, 8 avril 2022



MAIS OU SONT LES LIESSES D'ANTAN ?

Plus rapide qu'un train à grande vitesse
la vie passe et inexorablement devient tristesse
se taire car tout ce qui est dit est impolitesse
même si quelquefois à l'occasion d'une liesse
l'affection exulte et déborde de la monotonie
le lendemain toute cette exubérance tombe dans l'oubli
chevillée au cœur l'amour de ce pays
protège et blinde contre tous les conflits
Marche, le chemin est encore long et fleuri
Jamais personne ne peut t'arracher ton cœur de coustoubi

Emma

Le concert du 3 mars 2022 à Viroflay.

Ce fut un beau concert. Pas très très beau. Seulement très beau.

Il faut savoir rester objectif ...

Les deux chœurs revenaient vraiment de très loin : de confinements en clusters surprise, le suspens demeura entier, quasiment jusqu'à la fin : allions-nous pouvoir assurer ces deux concerts ?

Ce fut oui.

Et ce fut magnifique.

Et Dvorak ne fut pas trahi.

Et loin de là.

Les quatre jeunes solistes furent mieux que magnifiques : excellents !

En dépit de certain covid larvé...

Le ténor s'appelle Romain Bazola.

Romain est bien le fils de François Bazola qui avait préparé quelques volontaires de POLYCANTUS et de nombreux autres choristes amateurs issus d'autres chorales de l'Île de France, ainsi que toute une classe de musique d'un collège du 93 et leur professeur, pour le compte de William Christie et de ses Arts Florissants, dans quelques chœurs du Messie de Haendel.

C'était le 6 décembre 2016, dans la grande salle de répétition de la Philharmonie de Paris.

Et la Générale du lendemain, sous la direction du maestro franco-américain, fut un très grand moment. N'est-ce pas Odile ?

François Bazola a fait ses études d'agrégé à la fac de musicologie de Tours, créée par Jean-Michel Vaccaro, qui fut mon professeur de musique de la 6ème à la 4^{ème} au lycée Descartes. Décidément, le monde de la musique est terriblement petit...

Ancuza, notre pianiste a accompli une véritable performance musicale, avec une partition très difficile. Beaucoup l'ont embrassée à l'issue du concert.

Ancuza nous a quitté après le concert.

Nous lui devons beaucoup.

Nous lui avons fait un petit cadeau. Elle pleurait.

La vie offre parfois, comme ça, de beaux moments.

Marc Veyret, 6/5/2022

